



Nos grands témoins

Charles Muller (1911 – 1988)

Qui est-il ?

Il est né à Guérande, dans une rue qui porte désormais son nom est située à proximité de l'église paroissiale. Il fut ordonné prêtre pour le diocèse de Nantes en 1936. Rapidement après son ordination, il connaîtra une longue captivité en Allemagne (1939 à 1945). Cette expérience le marquera fortement.

Il entre dans la « société » comme on appelle encore l'institut en 1953. Il prononcera ses vœux perpétuels le 1^{er} septembre 1959.

En France, il eut d'abord pour ministère l'enseignement de la philosophie (1945 à 1951). Il sera par la suite aumônier national de l'Action Catholique Générale des Hommes (ACGH) de 1951 à 1965. Il traduira en français et en espagnol les œuvres de Karl Rahner.

En 1965, il part au Chili comme Fidei donum où il restera jusqu'en 1988. Il sera professeur au séminaire de Santiago et à l'université catholique du Chili. Il exercera un long ministère à Nunoa en banlieue populaire de Santiago (1970 – 1988). Il rédigera un catéchisme pour adultes à la demande de la conférence épiscopale chilienne. Il sera un observateur engagé dans un pays en crise. Sa compétence sera reconnue : il signera notamment dans la revue « Etudes » une analyse de la situation de l'Eglise chilienne, en janvier 1987.

Il mourra au Chili en 1988. Sa vie aura été fortement marquée par la dimension internationale.

Voici quelques témoignages de Chiliens qui manifestent le choix de vie pleinement assumée par Charles Muller.

« En rentrant le soir, il ne reste pas toujours grand-chose dans le frigo » (extrait de sa *correspondance*).

Témoignage de Patricio Ayala : « pour le père, la vie ne fut pas toujours douce ; parfois par un grand froid ou par la pluie, il venait attendre dans son bureau, des personnes qui voulaient se confesser, avait besoin d'aide, etc. »

Témoignage du même, après la mort de Charles : « quand arrivait son anniversaire, il recevait divers cadeaux. Plusieurs fois, il pensa que l'argent qui avait été dépensé dans ses

cadeaux aurait pu servir à des fins plus humaines, car tous nous savions qu'il n'aimait pas beaucoup les cadeaux matériels »

Témoignage de Fernando Tapia, prêtre chilien, après la mort de Charles : « son service du Christ, comme prêtre, fut vécu avec un radicalisme évangélique prophétique. Il fut un homme qui vécut pour les autres, dans un complet oubli de lui-même. Plus d'une fois, nous nous sommes demandé intérieurement pourquoi le père Charles ne demandait pas d'aide pour la réparation des coudes usés de ses gilets ou l'arrangement des manches effrangées de ses vestons. Il semblait que tout cela n'avait pour lui aucune importance. Aujourd'hui, j'interprète cette « négligence » de lui-même comme un signe prophétique qui, comme dans l'Ancien Testament, était exagérée afin de toucher nos consciences et de provoquer une conversion chez tous ceux qui vivent trop préoccupés d'eux-mêmes »

Témoignage de Sara : « Comment ne pas me souvenir du jour de la séparation de mon foyer ? Comment, père, avec tes mains, tu pris ma tête et, les yeux fixés dans les miens, tu me parlas avec tant de tendresse, cherchant à traverser cette muraille de douleur pour m'imprégner de consolation et d'espérance ».

Témoignage de Patricio : « moi, Patricio Ayala, je connus le père Charles quand j'étais très jeune ; il venait souvent à la maison et toujours, quand il venait, il bénissait le lieu, ma mère et nous tous. Il disait à ma mère que nous avions quelque chose de spécial qui nous différenciait des autres et il le disait aussi en parlant de nous à toutes les personnes qui venaient le voir de loin et qu'il amenait chez nous »

Voici une lettre envoyée de Santiago du Chili à la prise de pouvoir de Pinochet

Avec le départ de Maurice Dutaur, que nous avons bien regretté, nous ne restons plus que deux prêtres de l'Institut au Chili et nous devons bien à Cor Unum quelques nouvelles. Elles sont un peu tardives, mais vous comprendrez que, outre nos occupations de base, les « événements » nous ont accaparé de bien des manières, ne serait-ce qu'au service de nos frères prêtres Français en difficulté ou en attente de leur départ.

Personnellement, nous n'avons suivi que par la radio les graves événements du 11 septembre, car nous vivons l'un et l'autre dans des quartiers périphériques où il ne s'est rien passé : c'est vous dire que l'affrontement armé a été beaucoup plus localisé – aussi bien d'ailleurs dans le temps que dans l'espace – que vous avez pu le croire sur la foi d'informations erronées.

Nous avons eu l'un et l'autre, les jours suivants, la visite des forces de l'ordre. Nos visiteurs se sont contentés de jeter un coup d'œil sur la bibliothèque de C... et ne sont même pas entrés dans la « cahute » de L..., un voisin leur ayant laissé entendre que ce serait une grave « erreur » ; par contre, les religieuses avec lesquelles il fait équipe leur ont aimablement offert le petit déjeuner ! Nous avons eu le cœur serré en voyant augmenter peu à peu le nombre de prêtres français réfugiés à notre ambassade, et qui ont maintenant à peu près tous quittés le pays. Nous restons 25 environ, sur les 36 que nous étions. En tout, c'est 75 prêtres au moins qui sont partis (sur 1800 environ que compte le pays). Sur ce nombre, une petite minorité

seulement a été détenue. Un seul a trouvé la mort après son arrestation, dans des circonstances encore pas bien éclaircies. En général, au point de vue départ des prêtres, la province a été plus affectée (proportionnellement) que la capitale, et le clergé étranger beaucoup plus que le clergé autochtone. C'est moins une question de xénophobie – le Chili a toujours été, au contraire, une terre très hospitalière – qu'une réaction contre l'invasion massive (14.000, selon les chiffres officiels) qui avait déferlé sur le pays ces trois dernières années, et qui n'étaient pas tous, tant s'en faut, des techniciens, de simples réfugiés politiques (par exemple, il y avait près d'un millier de Cubains...).

Même si une certaine tension demeure (couvre-feu de 11 heures à 6 heures, perquisitions, arrestations, jugements et condamnations...), les queues ont presque disparu on trouve à peu près de tout dans les magasins d'alimentation. Mais le coût de la vie a considérablement augmenté. Il faut dire que le Chili était réputé, dans tout le continent, pour ses prix imbattables, très inférieurs au coût réel des marchandises. La hausse actuelle, a expliqué le gouvernement qui s'efforce de la contrebalancer par un système provisoire de bonification et l'établissement d'un minimum vital pour tous, est nécessaire pour relever l'économie détruite. C'est là un gros point noir, joint aux misères de l'épuration (renvois du travail en particulier), au problème des détenus (3500 encore à ce jour dans l'ensemble du pays, mais la plupart pour des vérifications ou pour des infractions mineures), enfin, le plus douloureux, aux exécutions capitales, maintenant plus rares et dont les excès, souvent dû à des éléments incontrôlés, ont été désavoués et sanctionnés par les autorités. Inutile de vous dire combien tout ce climat fait penser à celui de 1944 – 1945 en France, et un certain nombre de ceux qui, chez nous, tonitruant contre la répression chilienne dans la mémoire bien courte.

Qui pourra jamais dénombrer les morts ? Le chiffre officiel (480 il y a quelques semaines) a été ridiculisé, mais il importe de remarquer qu'il ne portait que sur les morts par balles examinés par l'institut médico – légal de la capitale. Cette triple limite laisse largement le champ ouvert aux évaluations les plus fantaisistes. La réalité est assez triste pour qu'il faille en rajouter. En tout cas, il est faux de parler d'un « bain de sang » analogue – même de loin – à celui Djakarta en septembre – octobre 1965. Dieu merci, les bombardements au napalm, les poblaciones détruites, les familles massacrées... n'ont existé que dans l'imagination des journalistes.

N'attendez pas ici un jugement politique sur les événements. Ils sont trop complexes et enveloppés d'un climat encore trop passionnel. Nous voudrions plutôt tenter une modeste réflexion spirituelle, volontairement limitée à quelques aspects dans lesquels la politique entre le moins possible.

. S'il faut du courage pour promouvoir la justice, on voit aussi qu'il en faut pour rechercher la vérité, qu'elle plaise ou non. Jamais peut-être nous ne l'avons autant senti que ces dernières semaines, alors que nous arrivaient les journaux et revues de France d'une uniformité et d'une légèreté consternante. Que d'inexactitudes parfois grossières, de confusions, d'exagérations, de silences, de textes malhonnêtement tronqués, etc.... ! Il nous peine de voir des publications catholiques réputées emboîter le pas et céder au sensationnalisme à tout prix, sans songer (ou oser par crainte de l'opinion) à contrôler des sources d'information trop partielles ou partiales. Est-ce là le « est, est ; non, non » de

l'Évangile ? Il faut une belle intrépidité pour juger, avec une logique cartésienne et scolastique, une situation aussi chaotique et aussi chilienne que celle que nous avons vécue, et qui ne laissait d'autre issue, le « dialogue » ayant hélas épuisé ses vertus, que la dictature communiste, la guerre civile ou l'intervention militaire. Ces réactions de l'ensemble de notre presse, quelle illustration de ce « redoutable esprit simplificateur » que « le monde » reprochait récemment aux Français (à propos d'un tout autre problème) !

Tout cela, les Chiliens les plus amis de notre pays – et d'autres pays européens – ne se privent évidemment pas de nous le dire, particulièrement ceux qui reviennent d'Europe. L'un d'eux, un religieux connu pour sa modération et sa sagesse, qui avait quitté le Chili 10 jours après les « événements » et qui vient de rentrer, nous confiait il y a quelques jours à peine devant ce déferlement d'erreurs et de mensonges, en même temps que son dégoût devant le gaspillage de nos sociétés d'abondance, contrastant cruellement avec la disette dont nous avons souffert et des sacrifices qui nous attendent encore pendant de longs mois.

2. Autre point de réflexion : une fois de plus, l'Eglise nous est apparue comme un « signe de contradiction », « dans le monde sans être du monde », sollicitée de prendre parti d'un côté comme de l'autre. Pour nous en tenir à ce que nous avons lu dans la presse de notre pays, si l'on s'est plu tout de même reconnaître le mystère de charité exercée par l'Eglise envers les victimes, on a trop peu mis en valeur les efforts tentés au grand jour par le cardinal pour empêcher le déchaînement de la violence. Il a montré avec éclat que la parole de l'Eglise peut être efficace, puisque exactement 10 jours après son appel précis autant qu'ardent du 16 juillet, s'ouvrait un dialogue entre gouvernement et opposition, « pour répondre au désir du cardinal », précisaient les deux parties ; dialogue qui n'a jamais été rompu et se poursuivait encore les derniers jours. Par ailleurs, on a présenté d'une façon très tendancieuse et simpliste son attitude depuis le 11 septembre. Sans entrer dans les détails, n'est-il pas élémentaire pour des catholiques, d'accorder au moins le préjugé favorable à un épiscopat local réputé, dans l'ensemble du continent, pour son ouverture et son esprit pastoral ?

3. Le troisième point de notre réflexion nous est suggéré par le début de la très belle lettre que l'évêque de Talca, le digne successeur de Mgr Larrain, vient d'adresser aux communautés chrétiennes de son diocèse. « Pour beaucoup, dit-il, des deux côtés de la barricade, la politique était devenue un culte et une religion. Et c'est ainsi que nous avons fini par substituer un dieu (le pouvoir) à celui de notre crédo. Ce faux dieu venant de s'écouler, nous pouvons revenir au Dieu vivant et vrai ».

Oui, un « retour au centre » s'impose, une grande retraite, une sorte de « captivité de Babylone » qui amènera notre peuple, et d'abord notre Eglise et son clergé, à réfléchir, à prendre conscience des causes qui ont amené ce qui s'est passé et dont personne ne peut entièrement se laver les mains, à rejeter tant d'idoles et de slogans, à équilibrer un horizontalisme devenu envahissant par un sain verticalisme, à dissiper le confusionnisme politico- religieux aberrant et les distorsions de la Parole de Dieu auquel étaient parvenus certains maîtres à penser. Puisse Dieu nous donner des « prophètes de l'exil » qui nous guident sur ces chemins austères, mais nécessaires, nous préservent d'un nostalgique retour au passé de nouvelles idéologies : l'âme de notre peuple est trop riche de valeurs humaines, morales et spirituelles pour mériter les carcans, quels qu'ils soient. Puisse-t-il donner au Chili de vrais

pasteurs, des éducateurs de la foi, des formateurs de personnalités humaines et chrétiennes qui sont l'atout numéro un de son avenir, même temporel ! Enfin, puissions-nous sortir de cette terrible épreuve plus unis et plus fraternels. La lettre de l'évêque de Talca a des passages magnifiques un souffle évangélique, pour dénoncer l'orgueil, le triomphe arrogant de l'esprit de revanche, le refus de pardonner, etc., et il n'hésite pas à conclure : « De grâce, que ceux qui partageraient de telles attitudes aient l'honnêteté de ne pas s'appeler Chrétiens ! »

C'est dire que le temps est propice à une rénovation spirituelle à base de prière, de vie sacramentelle, de méditation de la Parole de Dieu (sans présupposé politique !) » de vie communautaire. Puisse Dieu susciter pour cela des animateurs en nombre et en qualité !

4. Mais un danger nous guette, dont l'un de nous voit déjà les symptômes : celui que la retraite devienne un enlèvement dans les habitudes autrefois, dans le « ronron paroissial », dans la sécurité de l'ordre enfin retrouvé, loin de la masse des hommes qui travaillent, qui souffrent, qui se demandent de quoi demain sera fait. Outre que – ainsi que vient de le reconnaître un article du « Monde » lui-même – les militaires ne feront pas de cadeaux aux conservateurs attardés (et telle est, en effet, l'impression que donnent certaines de leurs déclarations et de leurs actes : décrets en faveur des paysans, visites impromptues et constantes, avec dialogue, dans les poblaciones les plus pauvres et les plus « mal famées »), ce serait un péché irrémissible que de ne pas percevoir l'appel de ces pauvres de tout, vraies « brebis sans pasteur » comme ces foules de Galilée qui émouvaient le cœur du Seigneur. L'un de nous surtout, qui donne depuis cinq ans toutes ses forces et tout son cœur à révéler à ces pauvres ce qu'ils sont et ce que Dieu veut qu'ils soient, partage cette inquiétude et cette crainte. Tandis que d'autres s'emploient – l'avenir dira avec quel succès – à leur redonner une espérance humaine avec des moyens humains, c'est notre tâche spécifique est magnifique de faire jouer les ressorts les plus profonds d'une promotion intégrale. Nous espérons que la toute prochaine réorganisation pastorale du diocèse – prévue d'ailleurs depuis longtemps – va permettre des orientations franches dans le sens de la « priorité aux pauvres » déjà décidées par le synode de 1967 – 68.

Priez pour le Chili, son peuple, ses gouvernants, ceux qui souffrent, et pour l'Eglise du Chili. Merci des prières que vous avez déjà faites pour nous et dont nous avons eu des échos. Bien affectueusement dans le Seigneur.

Charles Muller, Dieciocho 146, Santiago

C.U.3/87, pp87-92

Vivante Eglise au Chili à (C.U. 8/85, pp 332 – 334)

J'avais envoyé l'an dernier à C.U. un écho de mes activités, pour manifester mon profond attachement à l'Institut ; mais ma lettre a dû se perdre. Je me limiterai aujourd'hui à l'expérience ecclésiale que je vis depuis une douzaine d'années dans le secteur où je vis.

Jusqu'aux années 60, c'était un désert humain : un ensemble de pâtures et de vignes. De 1960 à 1970,1 désert spirituel : des poblaciones avait surgi, mais pas un prêtre, pas une religieuse. Les sectes, Témoins de Jéhovah, Mormons, Adventistes, Pentecôtistes, étaient maîtresses du terrain, et se livraient à une propagande active.

Le dimanche des Rameaux de cette année, à neuf heures du matin, sept colonnes de quelque 150 à 200 personnes chacune, en grande majorité des adultes, beaucoup de ménages, des jeunes... se mettaient en route à partir de leur chapelle respective, clamant leur adhésion enthousiaste à Jésus-Christ et agitant palmes et rameaux d'olivier. Elles convergèrent vers un terre-plein situé au milieu d'un quadrilatère où vivent 80.000 personnes, et où se célébra l'eucharistie du jour, dans un climat de recueillement et de grande ferveur, avec de nombreuses communions. Nous mesurions tout le chemin parcouru en moins de 15 ans. Rien de moins que la naissance d'une église.

À la différence de beaucoup de paroisses urbaines, qui éclatent en chapelles de quartier, communautés de quartier, ici c'est le processus inverse qui s'est réalisé. À l'initiative, souvent, de quelques laïcs, tout a commencé par le désir de se réunir pour partager la foi et l'Évangile, pour organiser une catéchèse d'enfants embryonnaire, un modeste service d'entraide, etc. Ainsi naquirent des noyaux de vie chrétienne et ecclésiale, un prêtre du dehors venant de temps en temps pour célébrer la messe dans une maison particulière, puis dans une baraque rudimentaire, enfin, grâce à une aide extérieure (surtout «Adveniat »), mais aussi la participation des plus humbles fidèles, une chapelle. Elles sont sept, maintenant autour desquelles s'est structuré l'ensemble de la vie ecclésiale : culte, catéchèse sous toutes ses formes, etc. Chacune de ces « chapelles » (nous les appelons (« diaconies ») à son histoire, sa physionomie propre, et jouit d'une large autonomie. Mais il y a trois ou quatre ans, pour mettre fin aux imbroglios juridiques et prévenir l'anarchie, ces sept diaconies ont été fédérées en une paroisse canoniquement constituée, et placée sous le patronage de saint Thomas More, en raison de la forte participation des laïcs à la marche de la communauté chrétienne. Chacune d'elles est, en effet, sous la responsabilité directe d'un triumvirat (hommes ou femmes) qui anime et coordonne l'ensemble des activités, et qui est élu de façon démocratique. Le principe hiérarchique demeure cependant sauf, car aussi bien dans l'élection que dans les orientations générales et les décisions importantes, le curé et ses vicaires (je suis l'un d'eux) exercent un contrôle effectif et ont le dernier mot. Aux prêtres surtout incombe, outre l'accomplissement de leurs fonctions proprement sacramentelles, la formation spirituelle, l'éducation de la foi et son union avec la vie, et la communion entre tous ces ouvriers du Royaume. Au gouvernement collégial de l'ensemble de la paroisse, les prêtres ajoutent la responsabilité directe d'un secteur déterminé.

S'il fallait tenter un bilan de cette expérience passionnante, ce qui apparaît en premier lieu n'est rien moins que la découverte, par tous ces gens, du vrai christianisme : la personne du Seigneur, l'essentiel de son message et l'incarnation de ce message dans tout le concret de la vie personnelle et sociale. C'est aussi la transcendance de la vie sacramentelle, canal normal de la Rédemption, par rapport à toutes les pratiques dévotionnelles. C'est un grand attachement à l'Eglise, qui, dans la confusion actuelle des idées, apparaît comme la seule réalité fiable, le roc le plus solide, la lumière la plus sûre, la maison où chacun sait qu'il sera accueilli, écouté, compris, aimé pour lui-même, aidé de quelque manière. C'est aussi un profond attachement aux pasteurs de l'Eglise, à travers la voix desquels les gens se sentent interprétés et défendus. C'est aussi une grande fraternité entre ces laïcs engagés, qui impressionnent certainement les jeunes.

Certes, il y a bien des ombres. Une tendance, même dans les communautés de base des plus ferventes et dans les services ecclésiaux les plus actifs, à se replier sur soi. Le manque d'esprit missionnaire. Un certain élitisme et un penchant à la technocratie, sans préoccupation suffisante de la multitude des bons chrétiens du dimanche. Un manque général de formation profonde. Surtout, peut-être, un grand déséquilibre entre les engagements intra ecclésiaux, où les volontaires ne manquent pas, et une présence chrétienne un peu organisée dans la vie du monde (il est vrai que le contexte politico- social est un obstacle). Mais, tout compte fait, comment ne pas sentir, à travers cette explosion de vie chrétienne et ecclésiale, le souffle de l'Esprit créateur ? Sans parler de ces charismes particuliers (de prière, d'assistance aux malades, d'apostolat de bouche à oreille, d'ingéniosité dans les initiatives destinées à soulager la misère), et de cette atmosphère de simplicité et d'ouverture qui permet, dans les réunions de communautés, des échanges profonds sur les expériences spirituelles de chacun, l'effet de vie avec leur contenu de valeurs chrétiennes.

À travers tout cela, je crois revivre le livre des Actes des apôtres, qui forme avec les grands textes de saint Jean, la toile de fond du temps pascal. Je tâche de m'inspirer de Pierre et de ses grandes catéchèses, de Paul tel qu'il nous apparaît dans son discours de Milet et dans ses lettres à ses chères communautés ; de Jean, dans sa longue contemplation du mystère de Jésus et de sa projection dans les Eglises naissantes, qui aboutit au quatrième évangile, à sa première lettre, et à l'Apocalypse.

Charles Muller,
Casilla 5271, Correo 3 (Santiago – Chili)

Suis-moi !

Ici Charles Muller propose une réflexion sur la suite du Christ dans la ligne de ce que le concile Vatican II a proposé. Il lie la vie de prière à l'engagement au cœur du monde. C'est là le chemin de la perfection telle que nous l'indiquent les saints reconnus et tous ceux qui la cherchent au cœur de leurs engagements dans le monde. Notre institut nous propose deux voies : la révision de vie et le culte au cœur de Jésus.

Sainte Thérèse de l'enfant Jésus, le père de Foucauld, dom Marmion, la J.O.C. et, à sa suite, l'ensemble de l'Action Catholique, avaient ramené le peuple de Dieu à la source fraîche de l'Évangile. Vatican II officialisait avec éclat ce retour au centre de la vie chrétienne et ecclésiale, et Paul VI, par *Évangelii nuntiandi*, lui a donné sa charte solennelle.

Par ailleurs, l'Évangile ne laisse personne indifférent. Les multitudes – où il n'y a pas que des chrétiens –, qui accourent pour voir et écouter Jean-Paul II, ne sont pas mues par la simple curiosité: la parole de l'homme en blanc vient d'ailleurs que d'une bouche et d'un esprit humains, et elle atteint la zone la plus profonde de l'être.

Mais les hommes d'aujourd'hui ont besoin d'autre chose que de paroles, si élevées et si provocatrices soient-elles. Ils veulent les voir incarnées dans des personnes en chair et en os. Des témoins qui croient, qui ne transigent pas. Nos contemporains, les jeunes surtout, ont horreur de l'hypocrisie, des compromissions. Quelles que soient leurs croyances religieuses,

leurs idéologies ou la forme de leur incroyance, ils rendent hommage aux hommes et aux femmes qui incarnent leur idéal dans toute leur vie, jusqu'aux ultimes conséquences.

À nous qui connaissons la force de l'Évangile, sa capacité infinie de pénétrer et d'embrasser toute la réalité humaine et sociale, la situation du monde actuel nous met au pied du mur, nous oblige, plus encore que nos devanciers, à prendre l'Évangile au sérieux, à pratiquer le radicalisme évangélique.

Suivre le Christ est un idéal proposé à tous. Il s'agit de suivre le Christ avec radicalisme, c'est-à-dire d'abord épouser sa condition de créature limitée. C'est refuser tout accommodement, tout compromis dans l'accomplissement de sa mission (He 10, 9). C'est aussi jeter sur les hommes le regard du bon Pasteur, un regard de compassion sur les multitudes spirituellement abattues (Mt 9, 36) et d'amour personnel pour chacune des brebis (Jn 10, 3 ; Mt 18, 14). C'est encore participer de la condition du Serviteur pauvre et souffrant. C'est participer à la victoire de Jésus, le libérateur qui rompt les jougs les plus pesants. Se pénétrer de ces aspects fondamentaux de la personne de Jésus, c'est se composer intérieurement, comme le fait la mère pour son enfant, une représentation intérieure qui imbibe l'esprit, le cœur, la volonté, la relation avec autrui, l'ensemble de l'activité humaine, sociale et pastorale et qui, ainsi intégrée à l'existence, oriente, à la manière d'un instinct, vers une configuration plus intime et plus complète avec lui. Suivre le Christ et tendre à être parfait comme le Père céleste est parfait (Mt 5, 48). Ainsi nous sommes introduits par le Christ au sein du dynamisme infini de la vie trinitaire (Jn 13, 34 ; 15, 9 – 12 ; 17, 23).

Suivre Jésus de façon radicale n'est pas réservé à une catégorie de chrétiens, mais offert à tous. L'Église a canonisé et canonisera de plus en plus de laïcs (martyrs ou non). Saint François de Sales, dans sa célèbre *Introduction à la vie dévote*, s'est fait l'apôtre ardent de la sainteté dans le monde, et Vatican II, dans la constitution *Lumen gentium* a eu soin de faire précéder le chapitre sur les religieux d'un autre, intitulé : « l'appel universel à la sainteté ». Une telle vocation dérive en effet du baptême (Rm 6, 1 – 11).

Les deux voies.

Bien des chrétiens s'imaginent que prêtres et religieuses sont plus saints que les autres chrétiens. Ils confondent le but à atteindre (la perfection de la charité dans l'union Christ) et les moyens d'y parvenir : d'un côté un cadre de vie spécifique doté d'une grande abondance de ressources spirituelles ; de l'autre, la vie profane elle-même et les moyens généraux de sanctification (énumérés par le concile), et propre à la purifier à transfigurer, et en faire le matériau de la sainteté (L.G. 42).

Le concile, en effet, professent clairement qu'il n'y a qu'une sainteté : « marcher résolument la suite du Christ selon ses propres dons et ressources, par la foi vivante qui stimule l'espérance et qui agit par la charité ». Et, après avoir énuméré les divers visages de la sainteté correspondant aux fonctions ecclésiales majeures, il parle de toute la gamme des situations laïques dans le monde : époux et parents chrétiens, veuves et célibataires, travailleurs manuels et professionnels, responsable de la vie sociale et publique ; de ceux qui souffrent la persécution pour la justice, des malades, des handicapés etc. Rien dans toutes ces situations, qui soient foncièrement incompatibles avec la charité la plus haute et la plus pure

(L.G. 41). C'est-à-dire que les deux voies que nous venons de mentionner sont équivalentes au point de vue du radicalisme évangélique ? Non, indique Charles Muller. [...]

Le radicalisme évangélique, entendu au sens de suivre le Christ en toute chose, n'est donc pas lié à un état de vie. Il n'est pas non plus l'application littérale et uniforme des normes éthiques et spirituelles de l'Évangile. [...] L'Évangile, n'est pas un moule, mais un ferment qui déploie toute sa force dans des pâtes diverses, dans des êtres situés, conditionnés par leur constitution physique et psychologique, leur formation humaine et spirituelle, le cadre socioculturel et religieux de leur existence.

Charles Muller évoque alors les figures très différentes de saint François d'Assise et de saint Ignace de Loyola qui, tous les deux, ont cherché à vivre l'Évangile mais par des chemins différents. [...] L'Évangile est à lire dans la totalité de ses aspects qui sont parfois contraires. Il ne faut cependant pas tomber dans le relativisme ou dans des calculs qui relèvent de la prudence humaine. [...]

Le discernement est authentique quand il s'accompagne des fruits de l'Esprit énumérées par saint Paul (Ga 5, 23 – 24).

Deux apports de notre institut.

Pour tendre au radicalisme évangélique tel que nous avons tenté de le définir, l'Institut nous offre de moyens précieux.

Le premier est la révision de vie, élément essentiel de nos réunions, qui nous permet de débusquer ce qu'il y a de « mondain » dans nos manières de penser, de sentir et d'agir, et de percevoir les appels que le seigneur nous adresse à travers l'apparente insignifiance de notre vie.

Le second est le culte du Cœur de Jésus, entendu au sens non seulement affectif, mais biblique, comme centre de la personne, Mystère où se concentrent en une unité supérieure tous ces aspects. Se situer dans ce centre universel, c'est se mettre dans les meilleures conditions pour le suivre de tout près, vivre et respirer en lui ; pour être, comme lui, à la fois des hommes de prière et d'action, des serviteurs de Dieu et des hommes, des citoyens du ciel et des pèlerins sur les routes de ce monde, des héritiers du passé et des artisans de l'avenir.

Charles Muller,
Santiago du Chili.

C.U. n° 3, mars 1987, pp 87 – 92

Que retenir de cette figure marquante ?

Tout d'abord, sa théologie : « Suivre radicalement le Christ, c'est d'abord épousé sa condition de fils, la pure orientation de tout son être vers ce père dont il parle si souvent, et avec quel accent ! Par amour filial, il accepte sa condition de créature limitée, situé dans un cadre socioculturel et politique ou religieux qu'il n'a pas choisi, à commencer par le groupe de ses apôtres [...]. Par obéissance, et conscient des risques qu'il court, il refuse tout

accommodement, tout compromis, dans l'accomplissement de sa mission ; et il lui en coûte l'échec, l'agonie, la solitude affective et spirituelle, et jusqu'au sentiment de la déréliction divine »

Ensuite, son désir d'imiter le cœur du Christ : « Suivre Jésus, c'est donc rechercher et épouser complètement la volonté du Père céleste. C'est aussi jeter sur les hommes le regard du bon Pasteur, regard de compassion sur les multitudes [...] avec sa préoccupation suprême de procurer [...] la vie éternelle, cette vie qu'il tient de toute éternité de son Père céleste et qui jaillira de son cœur transpercé en source de purification et de régénération. »